

LE Mans, 19 mars 2013

Que reste-t-il ? Sinthome et/ou symptôme ?

Ce n'est pas ce soir que je répondrai de mon titre m'étant laissé détourné de ma route par Emmanuel, je vais en poser cependant quelques jalons à la lumière de Joyce.

Du fait du bain de langage dans lequel nous débarquons tous à notre arrivée sur terre nous pourrions nous reconnaître comme existant et /ou étant. Nous sommes donc au départ une chose vivante dite humaine qui sera divisée entre existence et être mais notre existence se situe ailleurs que là où est notre être.

J'existe, je suis un vivant mais quel vivant suis-je ? Ou encore que dois-je être pour justifier mon existence, pour lui donner un sens ? Je suis un étant mais est-ce que j'existe, est-ce que pour autant je suis vivant ? Ou encore ce que je suis justifie-t-il pour autant mon droit à l'existence ? Une façon de poser les questions plutôt névrotisées. Emmanuel lui a ouvert notre questionnement cette année à partir d'une clinique orientée par la psychose qui met à ciel ouvert ces questions. Elle met en lumière que nous sommes ici deux UN distincts, UN qui existe et UN qui est. La question étant comment à partir de ces deux UN qui nous divise faire un seul.

Ce que la clinique nous apprend c'est que le sujet psychotique, faute de la signification phallique dont le NDP permet qu'elle advienne, n'arrive pas à se faire un et oscille de façon réellement cliver entre existence et être, soit il existe mais n'est pas, soit il est mais n'existe pas, ce qui se dit souvent, quelque soit le mode d'assujettissement psychotique, sous la forme d'être « un mort – vivant », qu'a relevé Emmanuel, mais où le *mort* en question serait soit du côté de l'être soit du côté de l'existence. Ce qui n'est pas pareil puisqu'on n'advient pas à l'existence ou à l'être de la même façon. Ce que j'ai introduit dans mon intervention de Janvier et plus succinctement aux assises c'est comment on peut advenir à l'existence par les voies d'une femme. Pour avoir un *être* qui ait une consistance il faudra attendre l'advenu d'un père qui permettra la mise en fonction du NDP.

Une des solutions du sujet psychotique est de se coller à un autre dont il ne peut pas se séparer, qui fait pour lui réellement fonction d'Autre de l'Autre ou d'Autre et lui fournit soit une prothèse d'existence soit une prothèse d'être.

Emmanuel la dernière fois a évoqué Nora et Joyce. Dans ce couple Joyce –Nora il me semble, que Nora est celle qui fournit à Joyce ce qui lui assure qu'il existe, qui lui permet d'être un vivant unique (Son seul objectif : être un vivant qui vive dira-t-il. Mais ajoutons être unique c'est autre chose). Et réciproquement, Joyce ne serait-il pas celui qui permettait à Nora d'exister, de s'assurer de son existence ? On repère dans sa biographie que sa mère , avec qui elle a des relations plus que difficile , s'en sépara très jeune (vers 2ans) pour la faire élever par sa grand-mère dont elle fut brutalement séparée par sa mort. (*Nora, La vérité sur les rapports de Nora et James Joyce de Brenda Maddox, Albin Michel 1990*, la prétention à la vérité bien sûr nous laisse septique mais c'est un livre richement documenté, ce qui en fait l'intérêt). Sans Joyce personne n'aurait jamais entendu parler de Nora, enfin on peut l'imaginer vue la cote qu'on lui taille ! Mais sans Nora, Joyce n'aurait-il pas été une coquille vide ? Où Joyce aurait-il était prendre la matière pour écrire car il semble quand même (après le Portrait et encore) que ce soit souvent des *restes* de Nora(h) Barnacle et de sa vie avec elle qu'il fait *littérature*, en les accommodant à sa sauce. Mais à une sauce telle que *ça laisse toute littérature sur le flan*, littérature dont il en voulait la fin dira Lacan (*Joyce le symptôme Autre écrits* p 570)

Il dira à Nora « *Tu es mon seul amour .Tu m'as complètement en ton pouvoir .Je sais et je sens que si dans le futur, j'écris quelque chose de beau ou de noble, je ne le ferai qu'en écoutant aux portes de ton cœur* » (p136 *Nora*, lettre du 25 oct. 1909 ?)

Elle lui permettra d'être l'Artiste, qu'il a la certitude d'être en lui fournissant la matière pour l'être. Mais qu'est-ce qu'être l'Artiste pour lui ? l'Artiste, le seul et non un artiste parmi d'autres.

« *L'artiste comme le Dieu de la création , reste à l'intérieur , ou derrière , ou au delà , ou au dessus de son œuvre , invisible , subtilisé , hors de l'existence , indifférent , en train de se limer les ongles .* » (Page 312 *Le Portrait*) Ce qui m'a bien fait rire, j'ai imaginé le Dieu à

barbe de mon enfance qui est aux cieux en train de ce faire les ongles !! Une version joycienne de l'Autre de l'Autre, me semble-t-il, Dieu La femme, (qui n'existe pas, « *hors existence* » dit Joyce) qui crée mais ne se préoccupe pas de ce qu'elle a créé. « *Son œuvre* » en tant que telle ne l'intéresse pas, elle la laisse livrer à elle-même voire elle l'abandonne. Une figure de l'Autre de l'origine, l'Autre primordiale mais où la place de « la maman de l'amour » est particulièrement problématique pour Joyce. (On n'est pas non plus sans penser à la pantomime évoquée par Jacques Aubert dans son intervention lors du séminaire le sinthome où les hommes ont masque de femme et réciproquement. Ici ne serait-ce pas une femme qui a masque d'homme en ce qui concerne Joyce, l'Artiste ?)

Dans le portrait de l'Artiste, que j'ai donc relu à l'occasion, la mère de Joyce n'apparaît qu'au début quand elle joue au piano « *la gigue des matelots pour le faire danser* » puis deux fois en larme. « *C'était une jolie mère* » mais il la trouve moins jolie quand elle pleure en particulier « *quand elle replie sa voilette sur son nez pour l'embrasser* » alors qu'elle est venu avec son père le déposer en pension, il a 6 ans et demi. Ce qu'il fait semblant de ne pas voir. Dans une autre version de la même Ludmilla Savitzky, celle qui n'est pas révisée par Jacques Aubert (Dédalus, folio 1991, Ed Gallimard 1943, l'autre version revisitée par J Aubert, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, folio, 21 oct. 1992 est celle d'où viennent les citations dont je fais état), elle avait traduit *jolie mère* par *gentille mère*. Gentille sa mère ? « *L'une des punitions, raconta fièrement le jeune Joyce à un ami, consistait à enfoncer la tête de ses enfants dans les toilettes et à tirer la chasse d'eau* » (Nora p 52). Dévote et sous l'emprise des prêtres et de la religion, Joyce en fera une victime. Une victime disons des institutions (mariage, religion, l'Irlande empirisée par les britanniques). Elle réapparaît à la fin du *Portrait* où là il y aurait beaucoup de chose à dire ...je retiens pour le moment « *Sanglots et reproches de sa mère* »...parce qu'il ne veut pas faire ses pâques... puis pour lui préparer ses vêtements pour qu'il parte à Paris faire des études de médecine qu'il ne fera pas. Il nous dit de sa mère dans l'une des toutes dernières phrases : « *Elle prie à présent, me dit-elle ; pour que j'apprenne par ma propre existence, loin de ma famille et de mes*

*amis, ce que c'est que le cœur et ce qu'il ressent .Amen .Ainsi soit-il Bienvenue, Ô vie ! Je pars ... »* Il a un peu plus de 20 ans.

Cette mère l'aime-t-il ? Il ne sait répondre à la question de son ami. Il sera d'un superbe égoïsme avec elle, mais il se fera responsable de sa mort dans Ulysse. *Morte de chagrin à cause de lui.*

Cette mère, l'aime-t-elle ? Il attribue à son ami ce dire: « *Si tout le reste est incertain sur ce tas de fumier qu'est la terre, l'amour d'une mère ne l'est pas .Notre mère nous met au monde d'abord dans son propre corps .Que savons nous de ce qu'elle peut ressentir ? Mais, quoique cela puisse être, ce qu'elle ressent, cela du moins est réel .Cela doit l'être nécessairement*»(347). C'est sans aucun doute me semble-t-il ce qu'il voudrait. Une mère ressent nécessairement quelque chose pour son enfant, on ne sait pas ce qu'elle ressent, c'est réel .Mais on pourrait dire aussi, il est nécessaire que l'amour inconditionnel d'une mère soit une certitude. Mais en est-ce une pour lui ? Il semble que sa mère ait fait preuve de beaucoup d'abnégation pour répondre à toutes ses demandes au détriment d'elle-même voire de ses autres enfants, ce dont Joyce use et abuse avec cynisme. Car ce genre d' amour sacrificiel laisse au sujet une dette que Joyce en l'occasion se refuse de payer.

Mais aussi : Madone et putain ...sa mère, Nora ? Nora surement ...

Nora lui assure le droit à l'existence dont elle lui fournit, à sa façon, le chiffre. J'y reviendrai la prochaine fois.

D'où, en deçà du mariage qu'il n'a jamais voulu lui accorder et dont elle s'est passé dans un siècle où c'était particulièrement hors norme et scandaleux, si ce n'est 10 ans avant sa mort pour des histoires financières et non d'engagement, leur couple est indissoluble, ce qui ne veut pas dire que tout va pour le mieux pour eux dans le meilleur des mondes, dans la paix et l'harmonie, loin s'en faut. Mais pas de James Joyce sans Nora Barnacle et réciproquement (37 ans de vie commune où il ne se sont quasiment jamais quitté ( si ce n'est quelques mois dont la période des lettres érotico-pornographiques de 1909 ) et Joyce, quand il était en parade dans le monde, ne sortait jamais sans elle . 37 ans en exil de leur terre natale, l'Irlande et même en exil de leur exil dans le passage de l'Italie à la France, puis à la suisse allemande. Exil primordial au niveau de la langue de sa terre

natale ,reniée par ces ancêtres dit-il , le gaélique irlandais qu'il ne connaît pas et refuse d'apprendre( il laisse tomber l'apprentissage de cette langue qu'il avait commencé en argumentant du rejet de celle-ci par ses ancêtres ) , usage de l'anglais de l'envahisseur dans ses écrits qu'il mettra hors service , puis usage de l'italien qui sera la langue de leurs enfants car la seule parlée à la maison , puis le français, l'allemand) .

Emmanuel a qui je faisais part de mes cogitations et où je m'insurgeais que Nora ait pu être qualifiée par Colette Soler de « *valise* » pour Joyce me disait : en fait c'était sa bibliothèque. C'est cette remarque qui m'a détourné du cours que j'avais choisi de donner à cette intervention et je suis retournée voir du côté de Joyce ce qui finalement était une autre façon d'aborder ma question. Mais c'est très modestement que j'aborde Joyce, ayant calée, par exemple, plus d'une fois sur la lecture d'*Ulysse* que j'avais eu entre les mains lors de sa parution en France en version française, dans les années 1980, comme j'avais calé peu avant sur les Ecrits de Lacan ! Mais j'ai persévéré avec Lacan pour Joyce c'est en cours ... Quant à la littérature inspirée par les œuvres de Joyce elle est monumentale. Mais il y a bien sûr tout ce que peut en dire Lacan dans le séminaire le sinthome où il est omni présent.

Donc bibliothèque pour Joyce, Nora, oui mais laquelle ? Car ce n'est pas sans évoquer Rousseau bien sûr dont j'ai fait beaucoup état l'an dernier et de la fonction de la bibliothèque pour lui , qui a valeur d'Autre , réellement divisée en deux , celle des romans de sa mère, morte 8 jours après sa naissance , qu'il délaisse radicalement, du jour au lendemain, à l'âge de raison ( 7ans ) et celle du père de sa mère. C'est cette part qui pour Rousseau a de la valeur où à travers ses lectures il s'identifie réellement aux grands personnages de l'histoire, l'autre part ne fait qu'embrouille des sentiments sans que ceux ci puissent être attaché à du vécu pour lui. (C'est ce que dit Rousseau).

Joyce lui s'exile définitivement de l'Irlande, avec Nora après la mort de sa mère justement et l'on pourrait dire que cette mère a laissé pour Joyce une bibliothèque vide de ses romans, quant à celle qui serait d'un père on peut dire qu'il la renie. Il utilise ce qui fonde sa culture classique, celle qui lui fut inculquée par les pères de l'église catholique et romaine, celle dans laquelle il fut instruit par les jésuites,

selon le désir de son père qui voulait le meilleur pour lui, sur un mode où la dérision est toujours au rendez vous.

Dans le Portrait (Page 359) il dit de sa mère, (enfin me semble-t-il, car il ne dit pas qui est le « elle » en question): « *il est certain qu'elle se souvient du passé, Lynch dit que toutes les femmes sont ainsi. Donc elle se rappelle le temps de son enfance – et de la mienne, si tant est que j'aie jamais été enfant* » p 359.

Sa petite enfance de 0 à 6 ans et demi dans *Le portrait* (où il se nomme, comme dans toute son œuvre, Stephen Dédalus et son père Simon Dédalus faisant de son nom propre un nom commun, dédalus nominatif de « dédale ») tient à peine en une page et commence par une histoire que lui racontait son père, celle d'une vache.. (Voire ci dessous le mythe de Dédale et de la vache ! Naitra un monstre le Minotaure que sa mère élève petit avant qu'il ne devienne trop féroce et soit enfermé dans un labyrinthe construit par Dédale pour être tué par Thésée, qui grâce au fil que Dédale donne à Ariane et celle-ci à Thésée dont elle est la promise, peut sortir du labyrinthe, femme qu'il abandonne et qui meurt de chagrin.) Dans *Ulysse* il s'interroge pour savoir si Bloom, le père de Stephen Dédalus que celui-ci ne fait que croiser, est un père ou une mère, (le *sinthome* p74 et 194)). Ce père dans cette introduction lui chante sa chanson préférée (la chanson préférée du père, la mort d'une petite fille Lily Dale). Le seul dire de la mère est de l'ordre de la réprobation éducative.

Nora, la bavarde, celle qui parle tout le temps et qui raconte dans sa lalangue à elle, ne vient-elle pas prendre la place inoccupée par cette mère muette d'histoires racontées, de mots d'amour jamais dits ? Elle emmène avec elle dans les valises de son exil, sa petite bibliothèque personnelle, la romance de son histoire d'irlandaise qu'elle lui raconte et en ajoute des volumes avec celle qu'elle vit avec lui et c'est à celle-ci que Joyce s'alimente à défaut d'une qui serait subjectivement la sienne. Il ne la subjective qu' « artificiellement » en l'écrivant, réellement.

Joyce et Nora, couple mère- enfant indissociable. Qui est l'un et l'autre ? Joyce une mère pour Nora ou Nora une mère pour Joyce ? La lecture peut-elle se faire dans les deux sens ? Lacan attribue à Joyce d'avoir pour Nora *les sentiments d'une mère et croit la porter dans son ventre*, ce que Jacques Aubert dit ne pas avoir retrouvé dans les écrits de Joyce (*le sinthome* p74 et 194). Ce que l'on retrouve dans ce

registre est plutôt l'inverse. « *Nos enfants, (en dépit de l' amour que je leur porte) ne doivent pas s'interposaient entre nous* », Il ajoute ,dit Brenda Maddox et aussi Jacques Aubert, qu'il souhaitait devenir l' un deux , si seulement il pouvait se nicher dans son sein ,né de sa chair et nourri de son sang « *je deviendrai alors en vérité le poète de ma race*»(Nora 135 ) et plus loin il écrit à Nora « *Ma petite mère , prends moi dans le sanctuaire obscur de tes entrailles* »où la référence scatologique est à l' œuvre , il lui dit aussi « *mon amour , ma vie , mon étoile , ma petite Irlande aux yeux étranges* » ( 142) . Et s'il est mère c' est de son œuvre , il dit à Nora pense « *au livre que j' écris , à l' enfant que j' ai porté pendant des années dans le ventre de mon imagination comme tu as porté dans ton ventre les enfants que tu aimes , à la manière dont je l' ai nourri jour après jour de mon cerveau de la mémoire* » 27 aout 1912 (Nora p167)

Et il me semble que l'on peut donner à Nora souvent la place de « la maman de l'amour » mais sur le mode de celle qui répondrait réellement à toutes ses demandes, qui ne serait pas castrée, celle aussi avec qui le rapport sexuel pourrait s'écrire dit Lacan. Avec cependant quelque réserve car elle en a parfois marre de ce *rejeton*, qui ne supporte pas qu'elle ait d'autre rejeton que lui. Rejeton qui se trouve aussi être son homme, et dont elle attend qu'il fasse rentrer un peu d'argent à la maison mais dont cependant elle supporte tous les caprices voire l'accompagne dans ceux-ci, quand elle-même ne joue pas à faire des caprices, de petite fille.

Drôle de couple où l'arrivée de leur fils, où la question de la castration de la mère et donc la sienne va alors être à l'ordre du jour, met Joyce dans un sale état .Il donnera à ce fils le nom de son frère mort peu de temps avant son exil auquel, dit-on, il était très attaché (Georges -> Georgio) une façon de le faire disparaître tout en lui conservant son amour, peut-être. Et ce qui est signalé par les commentateurs de Joyce c'est que ce fils brille par son absence dans ses romans, aucun personnage n'est identifiable à lui alors que ce n'est pas le cas des autres qui sont identifiables, du moins en partie, avec des personnes de son entourage en Irlande, dont Nora bien sûr. . Mais il va fuir l'Irlande qui *comme une truie dévore ses petits*. Quand il parle de l'Irlande il donne à travers elle aussi une image de sa mère, de la mère Chose . Celle du crocodile est aussi présente sous une certaine forme. (358)

Et c'est ce que Lacan appellera la lalangue qui est en fonction dans ses romans, me semble-t-il, la lalangue de Nora ou celle qu'il invente où rien n'est garanti par les voies du NDP dont il ne peut pas se servir. J'y reviendrai la prochaine fois. Cette impossibilité il s'en passe allégrement après sa rencontre avec Nora, contrairement au mélancolique. Mais il y a des accents for nombreux dans ce registre dans le *Portrait de l'Artiste* que Joyce fait de lui-même en jeune Homme, (où Artiste et Man en anglais sont majuscules) pour ne pas dire que la tonalité mélancolique est omni présente. Il y a quelque chose chez Joyce qui fait penser parfois à Céline où la mélancolie est dite mais avec un usage hypomane de la langue, chez Joyce l'usage maniaque de la langue et la structure même du récit qui est plutôt de l'ordre de la déstructuration, est nettement à l'œuvre après le portrait qui déjà en a des relents. Usage qui tente à démontrer voire démontre l'inconsistance du langage, l'inconsistance de l'Autre du langage, démonstration qui le fait jouir, le rend euphorique.

Il use alors du signifiant à sa guise, le décompose, le recompose, en jouant avec les sons, fait des jeux de mots, des mots valise... Il joue avec jouissance du signifiant comme peut le faire un enfant qui commence à parler, sans « règle du jeu », mais avec art, puisque son art consiste en ce jeu dont Lacan dit qu'il supplée à sa lâcheté phallique. C'est un jeu qui est en fait est très savant mais dont lui seul connaît les règles, que par ailleurs il change tout le temps. (C'est un peu parfois comme une partition où les mots qu'il invente serait des notes de musique mais sans la clé pour la déchiffrer). Changer tout le temps les règles du jeu ou ne pas en avoir ou les garder secrètes, cela a finalement le même résultat. Pour qui voudrait jouer avec, il ne peut pas.

Alors en étant le seul à connaître les règles du jeu de l'usage de ses créations signifiantes qu'il nous balance ne se met-il pas aussi en équivalence avec Dieu, La femme ? L'Artiste, le Dieu de la création et pendant qu'on s'évertue à tenter de leur donner un sens, à les interpréter, en vain ... indifférent il se lime les ongles !!!

Quelle serait le nom de cette femme ? Je ne sais si la question est pertinente mais je me la suis posée ! Augustine ? C'est son deuxième prénom dont je ne sais encore à qui l'attribuer, pas à sa mère qui s'appelait Mary ! La lettre A, d'Augustine, apparaît dans la



signature par ses initiales dans ses premières lettres à Nora, J.A.J. Il permet de différencier les initiales identiques entre père et fils : JJ, John Joyce et James Joyce . Cette signature deviendra Jim, son surnom d'enfant dont Nora va et veut être seule à se servir pour le nommer. (le A, d'Ariane, celle dont le fil, donné par Dédale, permet à Thésée de sortir du labyrinthe construit par le même Dédale ... Ce fil d'Ariane nous manque pour sortir du labyrinthe joycien !)

Rien à voir avec Rousseau ... Pour lui le couple de départ est un couple père – fils où de la langue il n'est pas question, où ce qui pourrait fonder son existence est renié. Lui se met en équivalence avec Dieu le père celui qui fait la Loi.

De quoi moule le grain encore ...

Mère et père ici sont en dernier ressort deux figures de l'Autre mais d'un Autre à double entrée. L'une est en lien avec l'Autre de l'Autre, La femme qui n'existe pas dont une femme occupe la place et introduit l'enfant au langage mais dans un usage sans loi des signifiants existants, on peut dire qu'elle les lui fournit sans en définir l'usage voire c'est elle qui les invente (elle se situe alors comme trésor des signifiants, première définition de l'Autre de Lacan) on peut la dire Autre de la langue. L'autre entrée est celle de l'Autre de la loi qui impose les lois d'usage du signifiant et dont l'un des rôles du père est de mettre en fonction le NDP. Le NDP garantirait ce qui serait le bon usage du signifiant, et par extension serait donc le père de la Loi, qui dicte pour tous un certain mode d'être, de vivre ensemble normatif qui fait qu'on s'y retrouve en ayant tous les mêmes règles des jeux, on peut le dire de cette façon. Sauf que de ce côté il n'y a pas de marge pour « la fantaisie » puisque le ballet serait réglé d'avance. Il n'y a pas de marge pour l'invention, à défaut de la création.

Donc après cette petite excursion dans le pays joycien, dans lequel je reviendrai la prochaine fois, ce que l'on pourrait dire c'est que l'être est l'essence de l'existence. L'essence est essence signifiante, qui nous vient donc de la parole de l'Autre qui nous dit ce que nous sommes ou devrions être pour le satisfaire, c'est du moins comme tel que le sujet l'entend, parole qui est sous la dépendance du langage, et dont émerge un signifiant maître dont le sujet fera discours. (Dont il semble que Joyce soit dépourvu). L'être essence donc de notre

existence, de la chose vivante humanisée par le langage que nous sommes. Mais cette humanisation, elle-même signifiante, nous donne seulement le chiffre de notre existence par le biais de la langue. En effet c'est peut-être à celle-ci que l'on pourrait rattacher le parler pour ne rien dire que j'ai avancé la dernière fois où les signifiants ici n'ont pas pour fonction de dire quoique ce soit de l'être mais juste de signifier au sujet qu'il existe.

Pour prendre une métaphore, qui a très vite ses limites, si on veut « s'auto-mobiler », une voiture sans essence ou de l'essence sans voiture ça pose problème et si on n'a ni voiture ni essence de rouler il ne sera jamais question. Ceci pour dire que le langage, qui n'existerait pas sans signifiants, sans la mise en signifiant des choses concrètes puis abstraites, est un outil qui sert aussi bien sur le versant de l'existence que de l'être mais pas de la même façon. Mais le langage peut-il rendre compte de la vérité absolue de l'être et de l'existence d'un sujet, de son réel où est appendue sa jouissance, qui introduit ici la troisième dimension, le troisième UN.

Quelle jouissance lui reste-t-il sur ces deux versants celui de l'existence et de l'être, après une analyse et de comment il s'en débrouille ? C'est en fait ce qui sous-tend mon questionnement et le titre que j'ai donné à mon intervention.

J'ai tenté de montrer que ce qui lui reste du côté de l'existence c'est le sinthome, c'est ce qu'il retrouve comme ce qu'il y a de plus primitif chez lui à la fin de l'analyse et qu'il a mis en forme alors qu'il était tout juste parlant ( ce qui se passe très tôt comme peuvent en témoigner, chez certains sujets, des souvenirs très précoces déjà articulés à des pensées ), ceci avant même, me semble-t-il, qu'il ait fait le choix de la façon dont il allait se faire sujet du langage, il est impossible d'aller en deçà puisqu'il faut au minimum un trognon de sujet pour que quelque chose émerge du côté de l'image et du signifiant en lien avec le réel de la jouissance. Le reste me semble plus ou moins relever, si ce n'est du délire au moins d'un imaginaire abusif où est attribué à l'enfant quelque chose qui ne lui appartient pas du tout. Comme se souvenir du temps où nous étions dans le ventre de notre mère comme l'imaginait l'un des sujets dont nous a entretenu Emmanuel.

Le sinthome donc, c'est sur ce versant que je vais m'arrêter encore. C'est un terme introduit par Lacan. « *C'est une façon ancienne de ce qui a été ultérieurement écrit symptôme* » c'est ainsi qu'il ouvre le séminaire *Le sinthome*.

Le mot « symptôme » est né en 1495 dans la langue française comme traduction parlée du latin médical *symptoma*, pour signifier une co-incidence (*cum-incidere*), c'est-à-dire ce qui « tombe ensemble » : telle maladie et tel signe, objectivement pour le médecin.

Or, le dictionnaire de Bloch et Von Wartburg nous dit que ce nom-là s'écrivait sinthome, qui vient du verbe grec « *suntithémi* » qui veut dire « mettre ensemble ». Il y a donc là une équivocité

*J'ai retenu aussi ceci dans mes petites recherches : Sin* est également le nom donné par Victor Hugo à une partie du désert de Sodome dans son poème "Les lions" [23-31 octobre 1857](La légende des siècles) ( les 4 lions sont enfermés dans une fosse profonde ). Voici la citation : "...Le premier arrivait du désert de Sodome;/Jadis, quand il avait sa fauve liberté,/Il habitait le Sin, tout à l'extrémité/Du silence terrible et de la solitude."  
On retiendra avant l'enfermement : la fauve liberté mais aussi le silence terrible et la solitude.

Dans ce séminaire Lacan va donc se confronter aux écrits de Joyce qui sont ininterprétables ou interprétables à l'infini puisqu'on peut dire qu'on n'a pas de code d'entrée pour les déchiffrer. Même quand ils sont lisibles comme peut l'être le portrait.

Si l'inconscient est un texte à déchiffrer on peut dire que le code d'entrée c'est le signifiant maître celui avec lequel le sujet interprète son monde et construit son fantasme. Les écrits de Joyce sont-ils son inconscient, un inconscient qu'il tenterait de se fabriquer, remarquablement dans l'après coup de la mort de sa mère et en lien avec la vie de et avec Nora ? C'est un peu comme cela qu'il les offre à la postérité pour qu'elle les interprète oui mais ...à l'infinie, sans fin.

Donc le sinthome. On pourrait penser que sinthome et symptôme c'est la même chose mais on ne voit pas alors pourquoi Lacan aurait eu besoin d'introduire cet autre terme. Mais si on se guide avec la première phrase du séminaire en la prenant au pied de la lettre, on peut dire qu'il y a une écriture d'avant et une écriture d'après. Comme il le redit plusieurs fois le symptôme, que j'articulerai quant à moi à l'écriture ultérieure donc, est ce qui de l'inconscient est interprétable, on peut en déduire que l'écriture ancienne, que

j'articulerai donc au sinthome, renvoie à ce qui de l'inconscient ne l'est pas, l'écriture d'avant. Ce qui interprétable ne peut l'être qu'à partir de l'œdipe et de la castration soit après l'advenu du NDP, que l'on peut aussi faire équivoquer avec le non du père, d'un père qui dit que non, (non à *la fauve liberté* et qui met donc le lion en cage), père qui interdit aussi l'accès à la mère, c'est donc ce qui constitue l'après. Je pense que c'est ce qui peut nous guider pour l'usage de ces deux termes. Sinon on pose l'équivalence de sinthome et symptôme et alors toutes les confusions sont possibles. Ou alors il faudrait dire que le sinthome est le symptôme originaire mais en utilisant le même terme cela peut laisser penser à l'interprétation possible de celui-ci.

Or ce qui s'articule avec le sinthome, c'est du moins mon idée, c'est le refoulement originaire et avec celui-ci un non-savoir absolu. Ce non-savoir absolu est mis en jeu dans la jouissance féminine de la mère engagé dans la maternité puisqu'à cette jouissance n'est articulé aucun savoir dont elle pourrait dire quelque chose, qu'elle pourrait transmettre, c'est ce que j'ai soutenu dans mes dernières interventions. Je reviens donc par ce dire sur un truc que j'ai avancé et qui à la réflexion est une connerie, j'ai dit il y a trois ou quatre ans, je ne sais plus trop quand, que, le refoulement originaire serait le savoir mis en jeu par l'inconscient de la mère. C'est une connerie dans la mesure où cet inconscient on y a plus ou moins accès au travers de ses dires et que cet accès c'est ce qui met en œuvre le transfert, le transfert amoureux où deux inconscients se rencontrent à partir du même savoir ou du moins supposé tel quand il s'agit de l'analyste. Le refoulement originaire met en jeu un non-savoir issu de la femme dans la mère dont elle même ne sait rien et ne saura jamais rien, là cela tient un peu mieux la route et c'est de ce non-savoir que fondamentalement on s'origine. Une origine bouclée. Je vous renvoie à la réponse de Lacan à Marcel Ritter dont j'ai déjà fait état en particulier dans un article sur Schreber dans PSYCHANALYSE et qui comporte déjà les prémices de ce que j'avance ici même si aujourd'hui j'écrirai les choses un peu autrement. Je m'autorise à m'auto-citer. Voici le petit passage de cet article :

Dans *Réponse de Jacques Lacan à une question de Marcel Ritter* le 26 Janvier 1975 - 3 mois après avoir écrit la préface de l'Eveil du Printemps, en plein séminaire RSI, un peu moins d'un an avant le Sinthome - Lacan

reprend la question du refoulement originaire qu'il articule au « *non – reconnu* » avancé par Ritter. Il met en jeu non pas à proprement parler le pulsionnel mais « *un réel pulsionnel* », « *comparable par métaphore à ce qu'il en est de la pulsion* » dont le sujet garde une trace indélébile, et qui « *ne peut ni se dire, ni s'écrire* ». Ceci détermine dans le symbolique un trou irrémédiablement « *bouclé* » c'est le terme lacanien, qui est le vrai trou où le *bouclé* fait référence à un nœud qui ne peut pas se défaire mais aussi à un trou dont l'accès est fermé à tout jamais. Il rappelle parlant de la mère : « *c'est du fait d' être né de ce ventre là et pas d'ailleurs qu' un certain être parlant que je désigne de parlêtre , une autre désignation de l' inconscient , c' est d' être né d' un être qui l' a désiré ou pas mais qui de ce seul fait le situe d' une certaine façon dans le langage qu'un parlêtre se trouve exclu de ses origines .* » Nous avons là un Un qui n'est pas l'Un phallique commente Lacan. Le signifiant qui nomme cet Un est celui qui permet de symboliser l'Autre primordial, la Chose que je nomme quant à moi non-Autre, c'est ce que je tente de soutenir. Dans la langue qui est la nôtre ce signifiant, me semble-t-il, est celui qui s'énonce sous le vocable de « *maman* » qui est le plus souvent le premier mot que dit un enfant et qu'il n'adresse , dans le meilleur des cas, qu' à une seule femme . Pour que ce "maman " tienne la route il faut me semble-t-il qu'il puisse permettre au sujet d'écrire un discours de jouissance qui est celui de l'amour, qui permet l'émergence d'une femme imaginaire qui est en somme la femme de rêve, l'Une qui ne serait pas frustrante, avec laquelle une harmonie parfaite serait de mise. En effet, à cette nomination qui la fait Une répondra un signifiant primitif venant de la mère qui rend le sujet unique, qui le fait compter pour Un, ce signifiant me semble-t-il est celui qui prénomme, voire surnomme l'enfant installant l'amour dans la réciprocité, dans une synchronie signifiante.

Bon il a un peu à redire voire à fignoler sur la fin puisque dans le discours de l'amour c'est le S1 qui apparaît donc articulé au père ... Mais disons pour conclure ce soir, il me semble que la tentative joycienne c'est de laisser penser que l'on pourrait avoir accès à ce qui originairement est refoulé. En se faisant lui-même créateur de sa propre personne, en se faisant La femme qui sait tout de la créature qu'il est c'est ce qu'il tente de faire . Il s'auto crée en quelque sorte à travers son œuvre. Il est l'Artiste qui crée et sa création c'est lui-même, son œuvre c'est lui. De ce fait il rejette ce qu'il en est de la jouissance féminine de sa mère dans la maternité, la femme dans sa mère, c'est son choix de sujet. De cette mère ne serait-t-il pas alors réellement le phallus qui lui manque ?

**Dédale** (en [grec ancien](#) Δαίδαλος / *Daídalos*, adjectif signifiant « artistement travaillé », « l'Astucieux ») est un personnage de la [mythologie grecque](#), un Athénien, descendant de la famille royale issue de [Cécrops](#). Il est principalement connu pour être un inventeur, un sculpteur et un grand architecte, alliant génie esthétique et ingéniosité technique et pour avoir notamment conçu le [labyrinthe](#) pour enfermer le [Minotaure](#).

[Platon](#) dans son *Ménon* (97 ac) cite les statues de Dédale, « si saisissantes de vérité qu'il fallait, selon la légende, les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir » ; et dans l' *Alcibiade majeur* (121a et 282 a) il rappelle que Dédale est le [patron](#) des sculpteurs<sup>1</sup>.

## Le mythe

Fuyant les poursuites suite à la mort de son neveu [Talos](#), qu'il avait précipité du haut de l'Acropole, jaloux de ses découvertes qu'il veut s'approprier, Dédale trouve refuge en [Crète](#) auprès de la cour du roi [Minos](#). [Pasiphaé](#), la femme du roi lui demande de créer une vache en bois, un leurre pour qu'elle puisse s'accoupler avec le taureau blanc. C'est ainsi que naît le [Minotaure](#) ; Minos commande alors la création d'un labyrinthe pour y enfermer cette aberration de la nature.

Dédale donna la solution pour sortir du labyrinthe à [Ariane](#) : utiliser un fil de laine déroulé,<sup>2</sup> qu'il suffit de suivre jusqu'à la sortie. Cette dernière remit la laine à [Thésée](#), qui s'en servit pour sortir du labyrinthe après avoir tué le Minotaure. Minos ayant perdu son pari avec Thésée, il fait alors enfermer Dédale et son fils, [Icare](#), dans le labyrinthe. Ne pouvant en sortir sans fil pour le guider jusqu'à la sortie, Dédale eut alors l'idée de créer des ailes pour pouvoir s'envoler. Comme ces ailes étaient confectionnées avec de la cire et des plumes, Dédale conseilla à son fils de ne pas monter trop haut dans le ciel. Icare chercha au contraire à se rapprocher du soleil, ce qui eut pour effet de faire fondre la cire et de le précipiter dans la mer.

Dédale trouva refuge en [Sicile](#) auprès du roi [Cocalos](#). Rendu furieux par cette fuite, Minos décida de retrouver Dédale. Pour y parvenir, il utilisa la ruse. Il eut alors l'idée de lancer un défi que seul un homme comme Dédale pouvait réussir. Il promit une forte récompense à celui qui réussirait à accrocher un fil au fond d'une coquille d'escargot. Pour relever le défi, Dédale eut l'idée d'accrocher le fil à une fourmi, cette dernière se faufilant ensuite dans la coquille.

Sachant qu'une personne avait réussi le défi en Sicile, [Minos](#) sut alors que Dédale s'y trouvait. Le roi Cocalos refusa cependant de livrer Dédale, ce qui provoqua une guerre entre la Sicile et la Crète. Selon une tradition différente, Cocalos aurait tendu un piège à Minos. Il fit mine de l'inviter pour lui livrer Dédale, et le convia à partager le bain de ses trois filles. Mais c'est Dédale qui avait fabriqué la baignoire et Minos mourut ébouillanté.

## Analyse

Pour [François Jacob](#), « Dédale incarne la *techné* (la technique) qui permet d'atteindre à la maîtrise du monde... qui permet à ses clients de s'abandonner à leur *hubris*, d'atteindre leurs folles entreprises... En Dédale se profile une science sans conscience... »<sup>3</sup>

À chaque problème de ses maîtres, Dédale est un auxiliaire qui trouve une solution à leur problème et aussi une nouvelle solution au nouveau problème que celle-ci provoque : la cire des ailes est la solution pour s'échapper du labyrinthe, lui-même étant la solution pour enfermer le Minotaure, lui-même étant le fruit conséquent de sa vache en bois conçue pour [Pasiphaé](#).

## Notes

1. ↑ Les sculpteurs tenaient Dédale pour leur ancêtre commun (Platon par [Jean-François Pradeau](#) et [Chantal Marbœuf](#), p. 22 Ed. [Flammarion](#), 2008)
2. ↑ passé dans le langage courant dans l'expression [fil d'Ariane](#)
3. ↑ *La Souris, la Mouche et l'Homme*, Odile Jacob, 1997 ([ISBN 2738108364](#)).